

Elle exerce un métier d'homme, et alors ?

Saint-Sylvain-d'Anjou (Verrières-en-Anjou) — Les idées reçues ont la vie dure. Manon les contre en voulant devenir électro-technicienne. C'est la seule femme de cette formation en alternance.

L'histoire

En 2016, il y a encore des jeunes femmes persuadées que certains métiers sont réservés aux hommes... Celui d'électro-technicienne, par exemple, que se prépare à exercer, malgré tout, Manon.

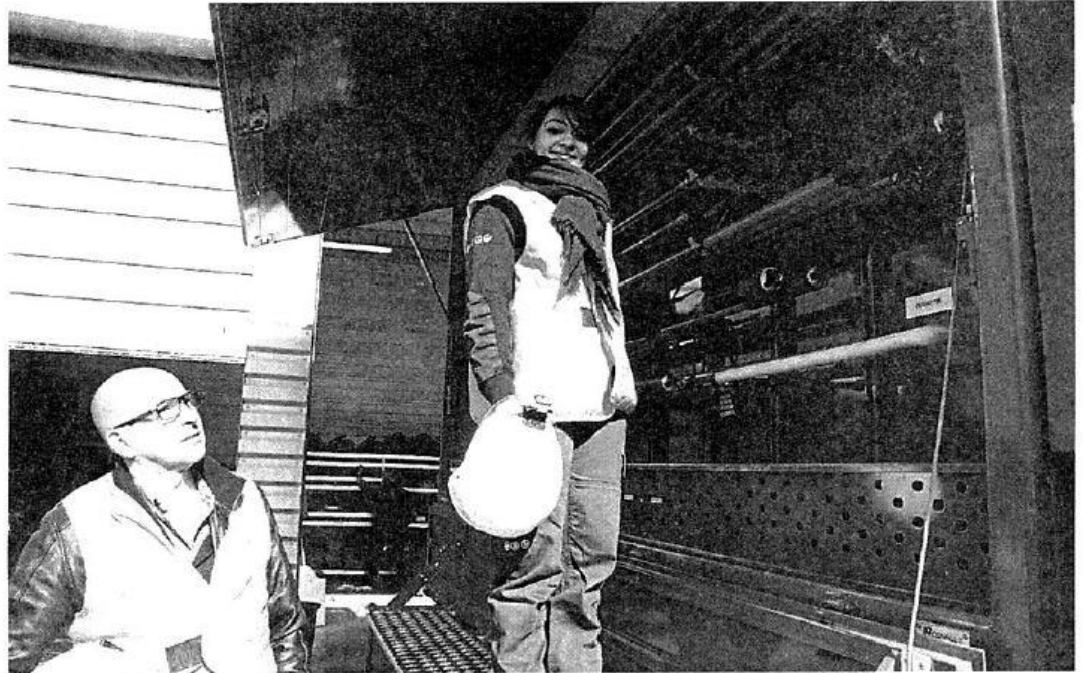
Elle est la seule au lycée Saint-Aubin-de-la Salle à suivre cette formation en alternance. Seule femme aussi dans l'équipe d'ERDF qu'elle a intégrée. Son maître d'apprentissage confirme : « C'est la première fois que j'ai une apprentie. »

Embauche à la clef

Manon le reconnaît : le job est un peu physique. Même si les conditions de travail se sont améliorées, pour le plus grand bien des hommes aussi, d'ailleurs. Il faut aussi accepter de travailler à l'extérieur, qu'il vente, pleuve ou que le soleil tape. Mais il lui plaît.

Surtout, il offre des possibilités d'embauche. « **40 % des étudiants qui sont en alternance chez nous sont embauchés** », affirme Nicolas Touchet, directeur d'ERDF en Maine-et-Loire. Les autres auront suivi une formation que Nicolas Touchet estime « solide », et qui devrait leur permettre de trouver du travail ailleurs.

Mais au fait, elle fait quoi, Manon ? « J'interviens sur le réseau électrique, pour de la maintenance », répond la jeune femme de 19 ans. Elle a découvert l'électricité grâce à



Manon, avec Guy, son maître d'apprentissage.

un stage de troisième chez l'électricien de son village. « **À mon grand étonnement, cela m'a plu.** » Elle a suivi un bac pro, puis ce BTS qu'elle effectue en alternance. « **Ça me correspond.** »

À terme, le technicien d'opérations réseau organise un chantier, prépare des plans, passe les commandes,

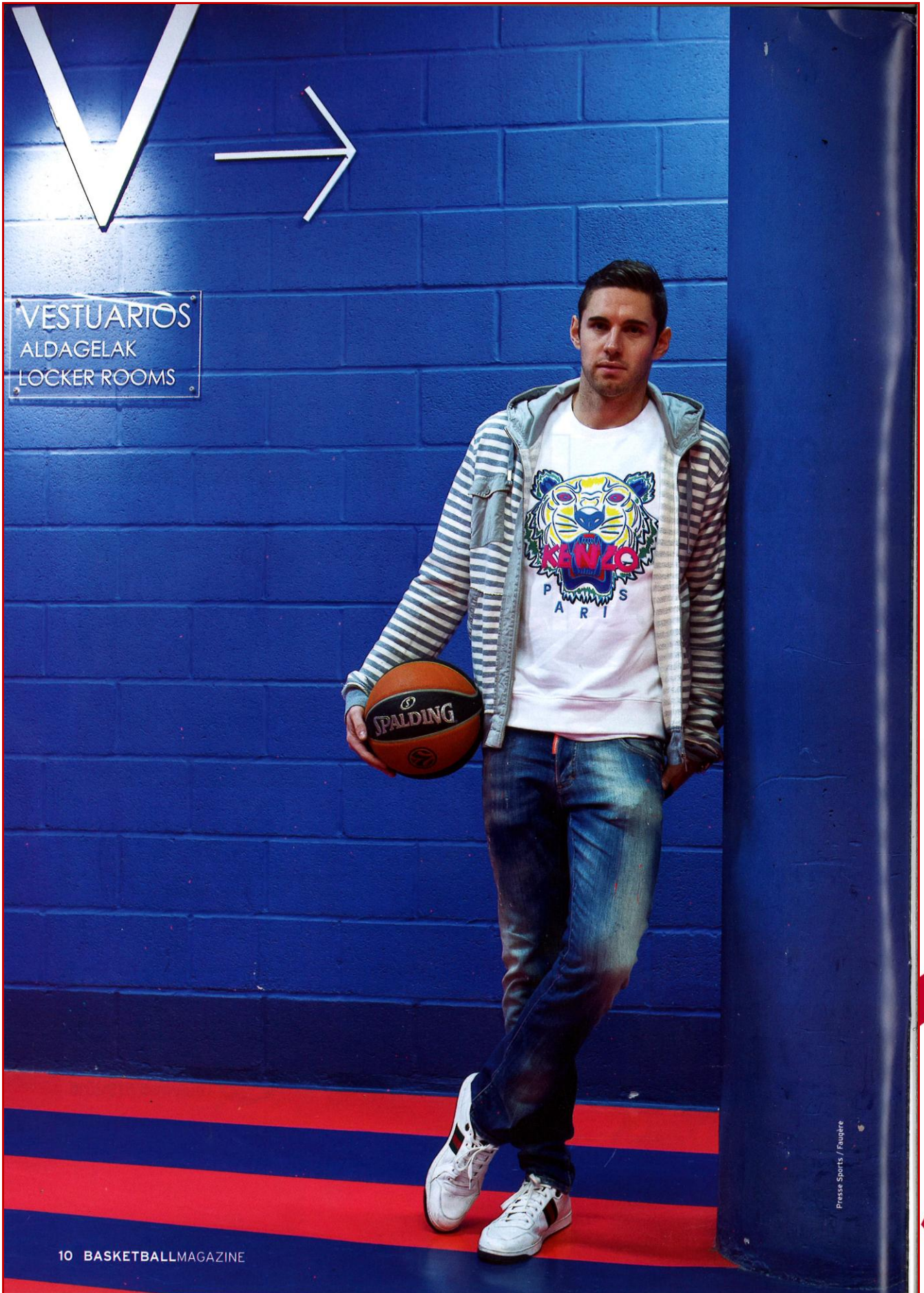
organise la sécurité, supervise son chantier... Un boulot que Manon commence à exercer sous la houlette de son maître d'apprentissage. Un maître assez ravi de son rôle. « **C'est un honneur pour moi de transmettre les savoir-faire de ce métier que j'aime.** »

ERDF est en pleine campagne

de recrutement d'étudiants en alternance pour la prochaine rentrée de septembre. Manon tente de vanter son métier dans son lycée. Avec un succès mitigé. Les idées reçues ont la vie dure.

Marianne DEUMIÉ.

Ouest France – Mardi 8 mars 2016



Presse Sports / Faugère

"LES GENS NE ME CONNAISSENT PAS EN FRANCE"

Propos recueillis par Julien Guérineau

Arrivé à Vitoria à l'été 2012, auréolé d'un trophée de MVP de Pro A, Fabien Causeur (1,93 m, 28 ans) est désormais un arrière reconnu en Euroleague. Il signe actuellement la meilleure saison de sa carrière et suscite les convoitises des plus grands clubs européens. En attendant de confirmer son nouveau statut avec l'Équipe de France.

> En deux semaines fin janvier, Vitoria a mis à terre le CSKA, le Barça, le Real Madrid et Valence. L'équipe d'Antoine Diot a beaucoup fait parler d'elle en signant 28 victoires consécutives pour lancer sa saison mais finalement est-ce Vitoria le club du moment ?

Nous sommes une équipe qui ne fait pas de bruit. On a moins bien commencé la saison que d'autres mais on arrive en forme au meilleur moment de la saison.

Avez-vous suivi l'élimination surprise de Valence en EuroCup après leur impressionnante série ?

Je regarde justement un match d'EuroCup pendant qu'on fait l'interview. J'adore ça et je suis accro. Quand il y a un match d'Euroleague à la télévision je ne le rate jamais. Ça a commencé avec mes parents avec Pau-Orthez, Limoges et l'ASVEL. Et j'ai continué même si désormais je le vis aussi quotidiennement.

Considérez-vous qu'il est essentiel pour un joueur professionnel de suivre son sport avec attention ?

Tout à fait. Quand tu n'es pas encore professionnel c'est important pour ton QI basket. La réussite c'est une question d'entraînement mais aussi de compréhension du jeu.

Plus tu regardes les matches plus tu comprends les coaches, certains changements tactiques. Parfois tu te demandes pourquoi on te fait faire tel ou tel exercice à l'entraînement. Et ensuite tu comprends. Par exemple j'ai toujours pensé, jeune, que faire du 5 contre 0 c'était chiant. Mais je le faisais en espoirs et je le fais encore avec Perasovic en Euroleague.

Est-ce justement dans la compréhension du jeu que vous avez le plus progressé ?

Sans vouloir passer pour un joueur prétentieux on m'a toujours dit que je comprenais bien le basket. Ensuite j'ai progressé tactiquement, notamment en évoluant avec certains joueurs. Un joueur comme Bourousis t'apprend beaucoup par exemple.

50% de réussite à deux-points, 43% à trois-points, 78% aux lancers-francs après 15 matches d'Euroleague. La justesse est-elle l'élément clé pour un joueur d'Euroleague ?

C'est clair. L'efficacité à ce niveau-là est très importante. Tu joues avec de grands joueurs et il faut partager les minutes et les shoots. Donc quand tu as des tirs ouverts, tu ne dois pas les rater. Et ce n'est pas qu'en attaque... En défense on te demande de faire deux-trois efforts consécutifs sans faire d'erreurs.

Ioannis Bourousis a été en contact avec des clubs français pendant l'été. Il a finalement rejoint Vitoria. Un pivot de haut-niveau est-il indispensable pour nourrir des ambitions en Euroleague ?

Sans lui nous n'aurions pas fait la même saison. Même si c'est le travail d'une équipe, il a été leader sur beaucoup de matches. C'est une pièce maîtresse de notre collectif. La pierre angulaire qui nous manquait. Des pivots de ce niveau il y en a très peu en Euroleague.



MARS2016 11



Vous jouez 30 minutes par match en Euroleague. C'est bien plus que des stars comme Nando De Colo, Milos Teodosic ou Sergio Rodriguez. Comment l'expliquez-vous ?

Cela dépend du coach et de l'effectif. Nando, qui sera MVP de la saison selon moi, jouera 30 minutes sur un très gros match. A Vitoria on se considère comme une équipe moyenne/bonne de l'Euroleague. Nous ne sommes pas le Real, le Barça ou le CSKA. On joue une finale chaque semaine. Le coach a une grande confiance en moi et fait moins de rotations. Peut-être le paiera-t-on plus tard dans l'année mais chaque victoire est vraiment importante pour nous.

Darius Adams était considéré comme un soliste au SLUC Nancy. A Vitoria, est-il obligé de rentrer dans un cadre ?

Un égoïste ou un joueur qui ne shoote pas, je suis persuadé qu'il peut se fondre dans un collectif. Cela dépend de la construction d'équipe. A Vitoria nous avons deux meneurs électriques qui peuvent scorer beaucoup mais également te faire du mal quand ils sont dans un mauvais jour. Ils se sont adaptés à l'effectif. Je suis un joueur qui n'a pas beaucoup besoin du ballon, Adam Hanga est dans le même registre. Tout est question d'équilibre. Darius Adams a les tickets shoots et quand il a un coup de chaud il peut changer le cours d'un match. Cette saison il a franchi un cap au niveau de la passe.

Estimez-vous pratiquer actuellement le meilleur basket de votre carrière ?

Oui. En termes de maturité, d'efficacité et de résultats d'équipe. J'ai eu un mois de janvier en deçà de ce que j'ai fait en début de saison. Mais je sens que je reviens bien physiquement. Je n'ai que 28 ans et on dit que les meilleures années sont entre 28 et 32 donc j'ai sans doute de belles choses à faire.

Depuis votre arrivée en 2012, Vitoria a connu une grande instabilité. Cette saison c'est tout le contraire...

Complètement. Cette saison un seul joueur a rejoint le groupe, Kristjan Kangur, pour remplacer Tornike Shengelia blessé. Cette stabilité est primordiale. Une année j'ai vu passer 23-24 joueurs ! Impossible de développer un collectif. On arrivait parfois un lundi matin et un nouveau joueur était là. Sans que l'on soit au courant ou qu'on sache qui c'était. C'est spécial et pas évident à vivre. Tu sens que tout le monde est sur un siège éjectable.

Photos Igor Martin

En 2013/14 vous avez connu problème rénal. Avez-vous été inquiet quant à la suite de votre carrière ?

Bien sûr. Je ne suis pas médecin et en tant que joueur, tu peux prendre peur. Les médecins sont parfois un peu extrêmes dans leur diagnostic et quand on m'a parlé d'arrêt de carrière, bien évidemment j'ai eu peur. Mais tout a été bien géré par le club et mes agents qui m'ont protégé. J'ai pu prendre d'autres avis médicaux et me remettre à me concentrer sur le basket. Un genou, une cheville ce n'est pas un rein. Ma famille a été inquiète et ce n'était pas évident à gérer. J'ai pu reprendre et aujourd'hui je n'y pense plus.

Vous avez connu six coaches différents en quatre ans. Était-ce particulièrement compliqué ?

Ce n'est pas évident parce que ça remet constamment tout en question par rapport à ton temps de jeu. Il y a eu du positif et du négatif pour moi. Avec Marco Crespi je ne jouais pas du tout et quand il est parti, l'assistant coach m'a tout de suite remis sur le terrain. Tout peut changer en bien comme en mal. C'est du business. Et il n'y a pas d'amour dans le business.

Votre coéquipier, Kim Tillie, a dû passer par Murcie avant de rejoindre une plus grosse cylindrée. Étiez-vous surpris, en 2012, de signer directement avec un club aussi prestigieux que Vitoria ?

A la fin de ma dernière saison à Cholet, pas mal d'équipes me suivaient. Valence, Malaga et surtout Bilbao. J'étais sur le point de signer avec eux. Pau Ribas a été vendu par Vitoria à Valence et une place s'est ouverte. Pourtant je n'avais eu aucun contact avec l'équipe. Cela s'est fait en une journée. Je me suis lancé malgré une certaine angoisse vis-à-vis du coach, Dusko Ivanovic. J'ai posé des questions à Florent Pietrus, Jim Bilba et Laurent Foirest. Ils m'ont tous dit que j'allais souffrir. Mais j'ai voulu tenter ma chance et il ne faut pas se mentir, il y avait un très beau contrat à la clé. Je pense que j'ai fait un très bon choix de carrière.

Quel regard portent les Espagnols sur le championnat de France ?

Les joueurs espagnols respectent beaucoup les joueurs qui viennent du championnat de France. Mais ils perçoivent surtout la Pro A comme un championnat où les joueurs se lancent. Ils savent que c'est toujours



Bellenger / IS / FFBB

"LA RÉUSSITE C'EST UNE QUESTION D'ENTRAÎNEMENT MAIS AUSSI DE COMPRÉHENSION DU JEU. PLUS TU REGARDES LES MATCHES PLUS TU COMPRENDS LES COACHES, CERTAINS CHANGEMENTS TACTIQUES."

compliqué de jouer en France parce que ça court, avec du potentiel scoring et athlétique. Mais pour eux ce n'est pas du sérieux comme en Espagne ou en Turquie. S'ils respectent les individualités, c'est moins le cas du basket pratiqué.

Depuis Laurent Foirest en 1999 beaucoup de joueurs français sont passés par Vitoria. Le club vous interroge-t-il sur les potentiels tricolores ?

J'ai une très bonne relation avec Alfredo Salazar qui a recruté beaucoup de monde.

Il y a quelques jours il m'a cité six joueurs français en m'annonçant qu'ils seraient en NBA dans peu de temps. Il suit énormément les joueurs français. Il s'était renseigné sur Nobel Bounou Colo il y a deux ans, sur Antoine Diot cette année. Ça se passe bien pour les Français à Vitoria, pourquoi ne pas continuer ?

2 Américains, 2 Français, 1 Grec, 1 Slovène, 1 Hongrois, 1 Croatie, 1 Géorgien, l'effectif de Vitoria est une vraie tour de Babel...

En quatre ans j'ai vu défiler 70-80 joueurs. Je n'y fais plus attention. Cette saison nous n'avons qu'un joueur espagnol.

Vous ne considérez pas les frères Diop comme espagnols ?

Ils sont sénégalais. Ils jouent en sélection mais pour moi ils sont sénégalais. Je parle en français avec eux ! Dans le club on n'en parle pas mais les supporters des autres clubs critiquent beaucoup Vitoria en nous traitant de mercenaires. C'est ce qu'on lit sur les réseaux sociaux mais entre nous tout se passe très bien. Je suis très fier d'être le capitaine de cette équipe par rapport aux résultats et au rôle que je peux avoir. Je suis le premier à demander aux gars de garder la tête froide pour faire quelque chose cette année. On peut vite foutre en l'air tout le travail effectué jusqu'à présent.

Avez-vous le sentiment d'évoluer dans un environnement à part dans le basket européen ?

Clairement. Cette année nous avons battu le record historique d'entrées dans une salle ACB avec 15.544 spectateurs lors de la venue du Real Madrid. Contre Valence ou CSKA nous avons dépassé les 13.000 spectateurs. Vitoria est une ville de 240.000 habitants et remplir une salle comme ça c'est assez exceptionnel. Tu sens l'engouement en ville. Cela peut être également plus délicat puisque lors des saisons plus compliquées les gens ont eu la critique facile.

Votre nom a circulé dans des rumeurs de transferts pour remplacer Rudy Fernandez au Real Madrid au moment de sa blessure. Comment avez-vous vécu ce moment ?

J'étais content. Quand on parle de toi pour une équipe pareille c'est exceptionnel. Si j'avais déclaré au début de ma carrière que le Real Madrid s'intéresserait à moi... Pendant la saison je sentais qu'on parlait de plus en plus de moi. Cela ne s'est pas fait, le Real a signé KC Rivers mais ce n'est pas la seule équipe qui s'est renseignée et c'est valorisant.

Le prenez-vous comme un avant-goût de l'été prochain ?

J'essaie de ne pas trop y penser. Personne n'est à l'abri d'une blessure. Mais je sais que cet été sera intéressant puisque je serai libre de tout contrat. Jusqu'à présent, avec mes agents nous avons fait les bons choix. S'ils



Bellefleur / IS / FFB

me disent que le mérite me revient parce que j'ai travaillé je pense que des choix ou la confiance d'un coach peuvent chambouler une carrière.

Votre premier match en Équipe de France remonte à 2010. Pourtant malgré votre participation au Mondial et aux Jeux Olympiques en 2012 le sentiment est que vous n'avez jamais vraiment lancé votre carrière en bleu...

Absolument. Mon dernier match était il y a 4 ans. On a toujours envie d'avoir un rôle dans une équipe comme ça même si ce n'est pas facile, que la concurrence est très dure. Mais comme joueur tu souhaites toujours montrer des choses. Moi je n'ai jamais

eu de problèmes en Équipe de France avec Vincent Collet et j'aimerais en devenir un joueur important. J'étais surtout déçu de ne pas avoir pu poursuivre l'aventure l'été dernier avec mon problème à l'œil. Je voulais montrer que j'avais progressé et que je n'étais plus le même joueur. On verra cet été si je suis appelé dans le groupe.

Avez-vous le sentiment de ne pas avoir montré quel est véritablement votre potentiel international ?

Les gens ne me connaissent pas en France. Cet été, à Pau, à la sortie de l'entraînement j'entendais les jeunes dire "c'est qui lui ?". C'est étrange d'être plus connu en Espagne. ■